356

Mons.r Blaise
Théâtre royal

MONSIEUR BLAISE,

OU

LES DEUX CHATEAUX,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. SEWRIN ET OURRY;

Représentée, pour la 1re. *fois, sur le Théâtre du Vaudeville, à Paris, le* 27 *novembre* 1820.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, No. 51.

1821.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLAISE DE BOIS-BOUTREAU, Fils d'un Fermier très-riche, qui, en mourant, lui a laissé de grands biens. . . .	M. GONTIER.
MADAME GERMONDE, Veuve d'une cinquantaine d'années.	Mme. BRAS.
IRMA, sa Nièce.	Mlle. LUCIE.
MONSIEUR GRIPPARD, ancien Intendant de Madame Germonde, et maintenant encore son homme de confiance. . .	M. FONTENAY.
BRUNO, vieux Jardinier.	M. GUILLEMAIN.
LISE. . . . . (jeunes Mariés de village.)	Mlle. PAULINE GEOFFROY.
BASTIEN. . . . (jeunes Mariés de village.)	M. GUÉNÉ.
LUCAS, Tambourin.	M. JUSTIN.
Villageois et Villageoises.	
Domestiques.	

La Scène se passe,

Au 1er. Acte, au village de Bois-Boutreau;

Au 2e. Acte, au vieux château de la Chevardière, où Madame Germonde vit retirée avec sa Nièce.

MONSIEUR BLAISE,

OU

LES DEUX CHATEAUX.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site champêtre ; à droite de l'acteur, sur le devant, la grille d'un château ; à gauche, tous les bâtimens d'une ferme.

SCÈNE I.

LUCAS, CHOEUR DE VILLAGEOIS ET DE VILLAGEOISES, UN TAMBOUR ET DES VIOLONS *à leur tête.*

(Ils sont tous parés et ont des bouquets à la main ; ils arrivent gaîment par le fond, à droite.)

Air *d'Héléna.*

Partout, partout, on célèbre avec transport
Le jour, le jour où l'on s'met dans son ménage ;
Chez nous l'on fête mieux encor } *bis.*
Le lendemain du mariage.

LUCAS.

Je gage que nos jeunes mariés sont encore endormis ; m'est avis qu'il faut les réveiller au bruit de la musique. Allons, les violons... le tambour, un' sirénade complète.

(Les violons et le tambour commencent leur aubade.)

LUCAS, *à demi-voix.*

Air *des Deux Edmond.*

Gentil Bastien, charmante Lise,
Ici pour que l'on vous instruise
Des vœux que nous faisons tretous,
Réveillez-vous. (*bis*, en chœur.)
(*Très-haut.*)
Mais dans l'ivress' qui nous rassemble,
Comm' j'allons parler tous ensemble,
Si vous redoutez le fracas,
Ne vous réveillez pas. (*bis*, en chœur)

Dans c'moment enfin, si, pour cause,
Ce fripon d'Amour se repose
En l'laissant dormir, jeun's époux,
Réveillez-vous. (*bis*, en chœur.)
(*Très-haut.*)
Mais au moyen d'queq' joli songe,
Si votre bonheur se prolonge,
J'allons de c'pas chanter là bas,
Ne vous réveillez pas. (*bis*, en chœur)

(*Pendant ce temps, un garçon grimpe à la fenêtre des nouveaux mariés, et y attache un drapeau blanc et rose.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LISE ET BASTIEN, *sortant gaiement de la ferme et se donnant le bras. Lise et Bastien sont parés comme pour un lendemain de noce.*

BASTIEN.

Ne vous réveillez pas!... ça serait difficile avec le bruit que vous faites.

LUCAS.

Bonjour, Bastien, tatigué! quel air guilleret! (*Regardant Lise.*) Et v'là des yeux qui paraissent diantrement ouverts.

BASTIEN.

Pardi! vous vous croyez peut-être bien matineux? j'étais levé avant vous.

LUCAS.

C'est possibe. Quoiqu'çà, nos fleurs étiont prêtes dès quatre heures du matin, et j'les apportons fraîches, ni pus ni moins qu'la jolie petite mariée que v'là. (*Les jeunes filles donnent leurs bouquets à Lise.*)

LISE.

Grand merci. (*A un paysan qu'elle embrasse.*) Bonjour, mon père.

BASTIEN, *à une vieille.*

Bonjour, la Maman.

LA VIEILLE, *à Lise.*

Eh bien ! ma fille, tu es enchantée ?

LISE.

Enchantée ! je suis furieuse !

LA VIEILLE.

Furieuse ? En vérité, conte-moi çà, mon enfant, conte-moi çà.

LISE.

Air : *On dit que dans le mariage.*

Hier soir, avec tout l'village,
Quand vous eût' pris congé de nous,
J'vis soudain changer de langage
Bastien, que je croyais si doux;
Voilà qu'il d'vient pressant,
Voilà qu'il d'vient méchant;
Et je n'puis vous dire, ma mère,
Jusqu'à quel point (*bis*) il m'a mise en colère.

LA VIEILLE.

Pauvre petite ! cela me rappelle le jour de mes noces ; il y a trente-cinq ans.

BASTIEN.

En attendant, ma petite Lise, tu ne m'en veux pas, j'espère ?

LISE, *souriant.*

Bah ! j'ai beau être fâchée, vas, je te pardonne.

BASTIEN.

Allons, mes amis, soyez les bien venus... la table est toute prête et le vin est tiré.

LUCAS.

Diable ! en ce cas, il faut le boire.

LISE.

Oui, mais songez qu'il faudra nous faire danser.

BASTIEN.

Prenez mon bras, la maman.

LISE.

Donnez-moi le vôtre, bon papa.

BASTIEN.

Un moment.

Air : *Larira, lariette.*

Je crois qu'il est nécessaire
De mettre de l'ordre en tout;
En plaisir, comme en affaire,
Ce fut toujours là mon goût:
Réglons donc c'que nous allons faire.
C'est comm' ça
Que l'on s'entendra:
D'abord on mang'ra,
Boira,
Chant'ra,
Dans'ra;
On s'mettra
En goguette,
Et puis on fera
Larirette,
Tout ce qu'on voudra
Larira.

(*Ils rentrent dans la ferme.*)

SCÈNE III.

BLAISE DE BOIS-BOUTREAU, *mis en jeune homme à la mode : bolivar de paille, certain désordre dans sa toilette.*

(*Il sort du château et regarde les gens de la noce rentrer dans la ferme, deux domestiques le suivent.*)

BLAISE.

Ils sont d'une gaîté avec leur noce; ils en ont au moins

pour huit jours!... En vérité je regrette le temps où j'étais tout simplement Blaise, fils d'un bon fermier de Bois-Boutreau. Depuis que mon père, en mourant, m'a laissé de grands biens, j'ai tant de plaisir que je m'ennuie! mais aussi il avait bien besoin, mon père, de faire l'acquisition de ce château, qui, tout grand qu'il est, ne peut contenir encore les importuns que j'y reçois.

Air *de Lantara.*

5

Dans une chaumière modeste
Jadis quand j'étais confiné,
J'avais de la place de reste;
Dans mon château je suis gêné. (*bis*)
Il ne faut pas qu'on se demande
D'où vient ce changement subit?
Pour des amis la chaumière est trop grande,
Pour les flatteurs le château trop petit.

C'est vrai, je ne peux pas respirer un moment: toujours derrière moi de grands laquais qui se croyent obligés de me suivre.... Eh bien!.... qu'est-ce que vous faites là, vous autres? allez vous-en, je n'ai pas besoin de vous. (*Les laquais s'en vont.*) Cette noce me fait faire des réflexions: et moi aussi... je croyais être heureux... J'avais rencontré à Paris, il y a deux ans... une jeune personne... charmante! qui me convenait... mais qu'est-elle devenue... je n'ai pas même pu savoir son nom... j'ai appris seulement qu'une vieille tante, était venue au bout de quelque temps la chercher au couvent des Anglaises et l'avait emmenée avec elle dans une campagne fort éloignée... Comment la retrouver avec de pareils renseignemens? ah!

SCÈNE IV.

BLAISE, LISE ET BASTIEN, *sortant de la ferme.*

LISE ET BASTIEN *ensemble et dansant.*

6

Ah! le cœur à la danse,
Un rigaudon,
Zig, zag, don, don;
Il est doux en cadence
De perdre la raison.

BLAISE, *à part.*

Voilà nos jeunes mariés si occupés l'un de l'autre qu'ils ne m'aperçoivent pas.

LISE.

La place est très-bonne ici pour danser, il faut s'en emparer.

BASTIEN.

Oui, mais crois-tu que ça ne gênera pas M. de Bois-Boutreau.

LISE.

Pourquoi donc?

BASTIEN.

C'est que, tiens, j'ai idée qu'il a queuq' chagrin : depuis queuq' jours il n'est pas si gai que d'coutume.

LISE.

C'est donc ça qu'il n'est pas venu à not' noce, car, j'gage bien que ce n'est point par fierté.

BASTIEN.

Lui fier! ah ben oui!

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

1er. COUPLET.

Que d'gens on voit sans cesse,
Fiers, depuis leur richesse!
Stila n'en est pas un;
N'aie pas peur qu'on le blâme,
Il n'a, d'puis qu'il est un queuq'zun,
Changé ni d'nom, ni d'âme.

LISE.

Et ça n'est pas commun!

2e. COUPLET.

Pour bien des rich' en France,
Le souv'nir d'leux naissance
Serait bien importun;
Monsieur Blaise, au contraire,
Se fait honneur devant chacun
D'être le fils d'son père

BASTIEN.

Et ça n'est pas commun!

BLAISE, *à part.*

S'ils savaient le plaisir qu'ils me font.

LISE.

Mais qu'est-ce qui peut le chagriner ?

BASTIEN.

J'm'en doute, moi... c'est parce qu'il est encore garçon.

LISE.

Vraiment ! il a pourtant bien l'moyen de n'plus l'être.

BASTIEN.

Au fait, s'il trouvait une seconde Lise, il serait aussi heureux que moi.

BLAISE, *s'avançant.*

Oui, vous avez bien raison, mes amis,

LISE, *honteuse.*

Ah ! mon Dieu ! vous nous écoutiez, Monsieur de Bois-Boutreau ?

BLAISE.

Bois... appelez moi... (*à Bastien*) comme tu m'appelais autrefois, toi, tu sais ?

BASTIEN.

Moi, aut' fois, j'vous appelais tout bonnement Blaise ; mais j'n'oserais plus à présent qu'vous êtes un gros Monsieur.

BLAISE.

J'veux que tu m'appelles Blaise, moi ; ça m'est plus commode.

BASTIEN, *à Lise.*

Tu vois s'il est fier.

LISE.

Cependant vous avez hérité du château ; vous avez presque les droits d'un seigneur.

BLAISE.

AIR : *du Seigneur de village.*

Ces droits n'existent plus, ma chère :
Bastien, loin de regretter,

Doit, grâce à son hymen prospère,
Tous les jours s'en féliciter.

LISE.

Ah! vot'bonté, votre obligeance,
Vous donn'nt ici pour not' bonheur,
Des droits à not' reconnaissance,
Qui val' bien les droits du seigneur.

BLAISE.

Même air.

Un droit qui reste en ma puissance,
Est de veiller à vos plaisirs.

LISE.

Permettez donc qu'ici l'on danse;
C'est l'objet de tous mes désirs.

BLAISE.

Avec vos compagnes gentilles,
Goûtez cet innocent bonheur.

LISE.

Faire danser toutes les filles,
Ah! le joli droit du seigneur!

LISE.

Elles sont chez nous; je vais les amener.

(*Lise entre dans la ferme.*)

SCÈNE V.

BLAISE, BASTIEN.

BASTIEN.

C'est drôle, quoiqu'ça, que malgré vot' fortune, vos biaux habits, et cætera, vous n'ayez pas oublié vot' pays natal!

BLAISE.

Oublié! si tu savais avec quel plaisir je me rappelle notre première jeunesse.

AIR: *Comme ça vient.*

Jeux charmans de l'enfance,
Vous êtes nos plus doux plaisirs,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Et toujours l'existence
S'embellit par nos souvenirs.
Te souviens-tu, Bastien,
De nos combats, de ma vaillance ?

BASTIEN.

Pif ! paf !... vous alliez bien,
Mais morgué ! je n'cédais en rien.

BLAISE.

Ah ! comme je m'en donnais !
Et comme je te tapais !

BASTIEN.

Et comme je vous l'rendais !
(*Tous deux imitant le boxage.*)
A toi ! à moi !
A moi ! à toi !
J'y suis encor, je croi,
Ma foi, j'y suis encor, je croi,

TOUS DEUX.

Jeux charmans de l'enfance, etc.

BASTIEN, *qui a reçu un coup de poing dans le côté.*

Ah ! les jolis jeux ! les jolis jeux !... J'entends nos jeunes filles... dites donc, il faut danser avec elles.

BLAISE.

Pourquoi pas ? la danse du pays, cette idée seule me remet en bonne humeur.

BASTIEN, *sautant de joie.*

Ohé ! ohé ! c'est ça.

SCÈNE VI.

BLAISE, BASTIEN, LISE, *sortant de la ferme avec toutes les Jeunes filles qui se tiennent par la main et forment une chaîne.*

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Air : *Il faut quitter Golconde.*

Dansons, dansons sous cet ombrage ;
Monsieur Blaise nous le permet.
Sans la danse, on sait qu'au village
Le plaisir ne s'rait pas complet.
Dansons, dansons sous cet ombrage,
Monsieur Blaise nous le permet.

(*Pendant que les Jeunes Filles dansent, tous les vieux paysans sortent à leur tour de la ferme, et viennent se grouper pour boire sous la tonnelle.*)

CHOEUR DES BUVEURS.

Buvons, buvons sous ce feuillage,
C'est le vin qui nous réjouit;
L'plaisir se r'nouvelle à notre âge,
Chaque fois que le verr' se remplit.
Buvons, buvons sous ce feuillage;
C'est l'vin qui nous réjouit.

BLAISE, *après avoir dansé avec les Jeunes Gens, vient trinquer avec les buveurs.*

Mes chers amis, sous cet ombrage,
Je ferai chorus avec vous;
Si la fortune est mon partage,
Elle n'a pas changé mes goûts,
Et dans tous les temps je m'engage
A trinquer avec vous.

(*Il prend un verre.*)

A la santé des deux époux!

CHŒUR GÉNÉRAL.

A la santé des deux époux. (*bis.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BRUNO, *arrivant par le fond.*

BRUNO, *avec un paquet au bout d'une bêche appuyée sur son épaule; il s'arrête et contemple les buveurs.*

Vous êtes bien heureux vous autres, de rire, de danser, de chanter et surtout de boire.

BASTIEN.

Eh! c'est l'ami Bruno!

BRUNO, *d'un air harassé.*

Eh oui! c'est l'pauvre Bruno.

BASTIEN.

Il n'tient qu'à vous de boire avec nous; vous ne savez donc pas, père Bruno, que j'suis marié d'hier; v'la ma p'tite femme, et aujourd'hui j'régale tout le monde.

BRUNO.

Tout l'monde ! *(Il court prendre un verre.)* J'en suis, moi, de tout c'monde-là. A vot' santé, jeunes gens. *(Après avoir bu.)* Ouf ! j'avais besoin de ça... les jambes commençaient à n'plus aller. *(A Bastien.)* Tu ris, tu ris, toi, monsieur le nouveau marié ! quand tu auras travaillé comme moi, et surtout depuis deux ans, tu m'en donneras des nouvelles ; va, tout n'est pas rose, dans l'état de jardinier.

BLAISE.

Eh ! mon ami, celui-là est comme les autres.

BRUNO, *apercevant Blaise.*

Tiens ! je n'avais pas aperçu ce beau monsieur-là.

LISE, *riant.*

Ce beau monsieur-là... c'est le fils du père Blaise ; vous savez, ce fermier qui était si riche.

BRUNO.

Blaise ! comment, vous seriez ?...

BLAISE, *riant.*

C'est moi même, mon vieux ! *(Il lui frappe sur l'épaule.)*

BRUNO.

Est-il possible ? moi qui vous ai vu pas pus haut que ça ; un petit bambin, quoi ; j'vous faisais sauter dans mes bras.

BLAISE.

Je suis bien changé depuis ce temps-là ? n'est-ce pas ?

BRUNO.

Oh ! j'vous aurais pas reconnu.

LISE.

M. Blaise a hérité de la terre de Bois-Boutreau.

BRUNO.

Bah !

BASTIEN.

Et c'est nous qui allons être ses fermiers.

BRUNO.

En vérité ? eh bien ! si vous faut un jardinier, me v'là itou, moi.

BLAISE.

Tu es donc sans condition ?

BRUNO.

Oui, dieu merci !

BASTIEN.

Comment, on vous aurait donné vot' congé ?

BRUNO.

Ouais, c'est bien moi qui l'ai pris ; me voilà revenu du vieux château de la Chevardière. Queu travail de contenter tous ces gens-là ! et madame Germonde, et M. Grippard, son cher intendant, et mamselle Irma, qui est un petit démon !...

BLAISE.

Ah ! ah ! madame Germonde a une fille ?

BRUNO.

Non, c'est une nièce... un lutin !... un diable, qui m'faisait enrager !... Et à mon âge, morgué ! c'est pus comme au vôtre.

BLAISE, *riant.*

Et ce diable-là est peut-être fort joli ?

BRUNO.

Oh ! joli ! joli !... comme un ange !.. ça, faut être jusse... c'est un beau brin d'fille ; et tout' jeune, ma foi ; il y a deux ans, j'crois, que c'était encore en pension.

BLAISE, *frappé de ce mot.*

Hein ? en pension !

BRUNO.

Oui, au couvent de... de... de... ma fine ! je ne sais pus où, moi...

BLAISE.

Au couvent des Anglaises, peut-être ?

BRUNO.

Des Anglaises, c'est çà ; des Anglaises qui sont Françaises.

BLAISE.

A Paris ?

BRUNO.

A Paris, vous y êtes... dans une rue ousqu'il y avait des fossés.

BLAISE.

Rue des Fossés-Saint-Victor?

BRUNO.

Saint-Victor, jusse! j'sais tout çà, moi, parc'que queq'-fois, tout en faisant ma besogne, nous jasions ensemble; elle me contait ses petits chagrins... Ces jeunes filles, vous entendez-bien, c'est comm' nos fleurs, ça a besoin qu'on les cultive... Mais, all' z'aimont itou à choisir le jardinier, et entre nous, je crois qu'elle l'avait choisi.

BLAISE.

Tu crois?

BRUNO.

Oui, un jeune homme qu'elle a vu à Paris, et qui lui tient encore au cœur.

BLAISE.

Vraiment! (*A part.*) Oh! voilà une aventure bien extraordinaire! si c'était...

BRUNO.

Ah! ça, vous n'voulez pas de moi, M. Blaise?

BLAISE, *bas à Bruno.*

Reste, j'ai à te parler. (*Aux villageois.*)

Air: *Verse encore.*

Mes amis, allez dans mon jardin,
Jusqu'à demain
Matin,
Que l'on boive et qu'on danse,
Et surtout, pour bien vous mettre en train,
N'épargnez ni vos chants, ni vos pas, ni mon vin.
Tout sera servi
Pour vous en abondance,
Et j'exige aussi,
Que vous soupiez ici.

BASTIEN.

Ah! je vous réponds
De notre obéissance.

LUCAS, *qui tient un violon.*

Morgué ! comme j'allons
Fair' sauter les dindons.

TOUS.

Mes amis, allons dans le jardin, etc.

(*ils vont tous dans le château.*)

SCÈNE VIII.

BLAISE, BRUNO.

BLAISE.

Combien gagnais-tu chez Madame Germonde ?

BRUNO.

Vingt pistoles, tant qu'ça pouvait s'étendre.

BLAISE.

Je t'en donne cent.

BRUNO.

Cent ! c'n'est pas de refus.

BLAISE.

Seras-tu content ?

BRUNO.

On le serait à moins.

BLAISE.

Ce n'est pas par inconduite que tu sors du château de la Chevardière ?

BRUNO.

Oh ! j'crois ben, on n'voulait pas me laisser aller et j'n'ons quitté qu'à la condition que j'l'eux y enverrais sur le champ un queuq'zun choisi de ma main.

BLAISE.

Ah ! et où vas-tu le prendre, ce queuqu'zun-là ?

BRUNO.

Ma fine ! j'n'en sais encore trop rien : c'est assez difficile de trouver jusse ce qui leux faut. Madame Germonde ne veut point de jeunes gens, d'abord.

BLAISE, *à part.*

Ah! ah! ceci dérange un peu mon plan.

BRUNO.

Oh dame! c'est qu'elle est d'une prudence, d'une savarité! et puis M. Grippard, son intendant est si jaloux!

BLAISE.

Jaloux!

BRUNO.

Oui, entre nous, j'crois qu'il a des vues sur la petite nièce.

BLAISE.

Il se pourrait!...

BRUNO.

Vous entendez bien que nous autres, dans notre état, je n'disons rien, mais j'voyons tout...

BLAISE.

Oh! sans doute, on ne se méfie pas d'un jardinier?

BRUNO.

C'est-à-dire, d'un jardinier comme moi, à barbe grise; mais ils disent que les jeunes gens ont trop d'esprit.

BLAISE.

Eh bien, oui; mais si celui que tu leur présenteras était un nigaud... un imbécile, un...

BRUNO.

Oh! c'est une autre affaire; j'crois qu'ça pourrait bien leux convenir.

BLAISE.

En ce cas, Bruno, me voilà, moi.

BRUNO.

Vous! oh ben, par exempe!... un' bête et vous, ça fait deux; laissez donc, vous riez?...

BLAISE.

Non, rien, n'est plus sérieux.

BRUNO.

Il y a donc queuq' dessous de cartes... ah! j'y suis, la jeune fille des Anglaises?

BLAISE.

De la discrétion ! c'est une chose convenue, décidée, tu me présentes comme un garçon simple, qui n'entend malice à rien.

BRUNO.

Oui, oui, un niais, un vrai Colas, quoi.

BLAISE.

Enfin, je te remplace.

BRUNO.

Ah ça, mais... et piocher, rabourer, saurez vous ça ?..

BLAISE.

Pourquoi pas ? mon père était fermier, je peux bien être jardinier.

Air *de Marianne.*

13

Dès que je sortis de l'enfance,
On me mit la bêche à la main,
Jusqu'au moment où l'opulence
M'offrit un plus brillant destin ;
Mais, sans hauteur,
Du laboureur
J'abandonnai la pénible existence ;
D'après cela,
Tout me dit là
Qu'à mes travaux la terre sourira ;
Et n'est-ce pas une justice
Qu'on reçoive bien les enfans
Qui reviennent de temps en temps
Visiter leur nourrice?

BRUNO.

Oui, eh bien ! tenez, voilà ma bêche et tous les habits catalogues à l'état.

BLAISE.

On vient : silence ! ne laisse rien soupçonner de nos projets.

BRUNO.

C'est dit, je ne dirai rien.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LISE, BASTIEN, *et tous les gens de la noce, qui sortent du château.*

BASTIEN, *à Blaise.*

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Votre château, c'est superbe !

LISE.

Vos jardins, comme c'est soigné !

BASTIEN.

Arbres, fleurs, et jusqu'à l'herbe,
Tout y vient bien aligné.

LISE.

J'ons admiré les allées
Qui tournent comm' des serpens...

BASTIEN.

Et qui sont si bien sablées,
Qu'on n'ose marcher dedans.

LISE.

Le plus drôle, ce me semble,
C'est ce vieux temple nouveau.

BASTIEN.

Et ce pont chinois qui tremble,
Et c'te rivière sans eau.

LISE.

Partout l'or semble reluire,
Partout c'est rangé si bien,
Que tout ça semble vous dire :
Voyez et n'touchez à rien.

BASTIEN.

Un' gaîté plus familière
Aux champs est bien plus d'mon goût;
On court avec sa bergère,
Et l'on peut toucher à tout.

BLAISE.

Eh bien ! franchement, je suis de ton avis.

BASTIEN.

Et puis, vous n'étiez pas avec nous ; ça nous a gênés, j'somm' restés là tout cois... quoi !

BLAISE.

Mes amis, excusez-moi... Il m'est survenu une affaire importante, et je vais m'absenter peut-être pour quelques jours.

BASTIEN.

Vous nous quittez ?... Oh ! est-ce que vous auriez appris queuq' fâcheuse nouvelle ?

BLAISE.

Non, non ; au contraire, ce qui m'arrive me cause la plus grande joie.

BASTIEN.

Ah ! à la bonne heure... Oh ben, puisque vous vous en allez, j'vons profiter d'çà pour faire nos visites.

BLAISE.

Comment, vos visites !

BASTIEN.

Eh ! oui, vous savez-bien la coutume de Bois-Boutreau?

Air : *J'ons un Curé patriote.*

Dès l'lend'main du mariage
L'époux, suivi d'un tambour,
Conduit sa femm', c'est l'usage,
Dans les châteaux d'alentour.
Oui, chez nous voilà comment
On mèn' sa femme gaiement
Rantamplan, (*bis*)
Rantamplan, tambour battant.

BRUNO.

Méme air.

Ben des gens à cet usage
Ont fait un p'tit changement,
Chez eux, l'lend'main du mariage,
Ils restent paisiblement;
Et ce n'est qu'au bout d'un an
Qu'ils mèn' leurs femm' rondement,
Rantamplan, (*bis*)
Rantamplan, tambour battant.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BASTIEN.

Taisez-vous, père Bruno, vous êtes un malin.

BRUNO.

C'est vrai que j'lons été dans not' temps, et j'vons tâcher d'l'être encore.

BLAISE.

AIR: *Chantons Nina.*

16

Adieu, je pars, le temps me presse.
Mes amis, je voudrais rester:
Mais bientôt, j'en fais la promesse,
Je reviendrai pour ne plus vous quitter.

LISE et BASTIEN.

Monsieur Blaise, recevez nos adieux:
Tout l'village vous aime,
Vous chérit pour vous-même.
Monsieur Blaise, recevez nos adieux;
Nous vous voyons à r'gret quitter ces lieux.

TOUS ENSEMBLE.

Adieu, je pars, etc.

CHŒUR.

Adieu, partez, le temps vous presse.
Votre absence va nous coûter:
Songez du moins à vot' promesse,
Et revenez pour ne plus nous quitter.

(Tous les villageois s'en vont par la gauche; Blaise et Bruno se retirent du côté du château.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un jardin; dans le fond, à droite, l'extérieur du château de la Chevardière; à gauche, au second plan, un petit enclos treillagé et garni de fleurs. C'est le jardin d'Irma.

SCÈNE I.

M. GRIPPARD.

Un de mes confrères, qui est mort à présent, Dieu veuille avoir son âme! disait toujours : Ça va mal! ça va mal... Je ne lui ressemble pas du tout, moi; car, je ne cesse de répéter : Ça va bien! ça va bien!

AIR *des Landes.*

Seul confident de Madame,
Et de plus, son intendant,
De jour en jour, sur son âme,
Je gagne plus d'ascendant;
Je fais valoir sa richesse,
Par plus d'un heureux moyen;
A son bien je m'intéresse
Comme si c'était le mien.
Ça va bien,
Ça va bien,
Ça va bien! ne disons rien.

2me. COUPLET.

D'une tactique parfaite,
Je me sers avec succès;
Au fond de cette retraite
J'évite les indiscrets.
Pour Irma, mon cœur soupire;
Quel bonheur serait le mien,
Si bientôt je pouvais dire,
En formant un doux lien!...
Ça va bien,
Ça va bien,
(*Il aperçoit la tante.*)
Ça va!... chut! ne disons rien.
(*Il va au-devant d'elle.*)

SCÈNE II.

M. GRIPPARD, MAD. GERMONDE.

GRIPPARD:

Vous venez de faire votre petite promenade accoutumée, Madame ?...

MAD. GERMONDE, *un livre à la main.*

Ah ! c'est vous, Monsieur Grippard.... eh bien, cette santé ?

GRIPPARD.

Mais, Madame, dieu merci ! ça va bien ! et vous aussi ? vous me paraissez bien portante aujourd'hui... vous avez bon visage.

MAD. GERMONDE.

Vous trouvez ?

GRIPPARD.

Oui, et cela n'est pas étonnant.

AIR *de Partie Carrée.*

Heureuse et libre en ce joli domaine,
Les chagrins vous sont inconnus,
Même je sais vous éviter la peine
D'aller toucher vos revenus.

MME. GERMONDE.

Oui, j'en conviens, une gêne importune,
Cède à vos travaux assidus,
Et grâce à vous, les soins de ma fortune
Ne m'embarassent plus.

GRIPPARD.

Il est vrai que toute la maison roule sur moi ; je ne m'en plains pas... mais le plus difficile, c'est de garder une fille de dix-huit ans.

MAD. GERMONDE.

Éloignée du monde, de la société : j'aurai de la peine à l'établir.

GRIPPARD.

Il ne faut désespérer de rien : je suis là.

MAD. GERMONDE.

Ah ! c'est bien aussi ce que je lui répète sans cesse... tu devrais, ma nièce, regarder monsieur Grippard comme un second père...

GRIPPARD.

Un père... non !

MAD. GERMONDE.

Son âge commande le respect.

GRIPPARD, *à part.*

Mon âge !... mon âge ! *(Haut.)* Je ne vois pas la nécessité de lui parler de mon âge... je n'exige pas non plus du respect... j'aimerais mieux avoir sa confiance... son amitié... sa... enfin dites-lui que je m'occupe de son bonheur beaucoup plus qu'elle ne s'imagine...

MAD. GERMONDE.

Ah je m'en rapporte bien à vous.

GRIPPARD, *bas.*

Ça va bien ! (*On entend le son d'une cloche.*)

MAD. GERMONDE.

Qui sonne à cette grille ?

GRIPPARD.

Nous n'attendons personne... ah ! c'est peut-être le vieux Bruno qui nous amène le jardinier qu'il nous a promis. *(On sonne encore.)* Un moment ! quel diable ! vous êtes donc bien pressé. *(A Madame Germonde.)* Je vais voir *(Il sort par la gauche.)*

MAD. GERMONDE.

Le digne homme ! comme il m'est attaché !

SCÈNE III.

MAD. GERMONDE, IRMA.

IRMA, *accourt avec un air de curiosité; elle pose par terre un petit arrosoir qu'elle avait à la main.*

Ma tante, on a sonné dites-moi donc, qui est-ce qui est venu ?

MAD. GERMONDE.

La ! la !... que vous êtes curieuse, Mademoiselle ! on a sonné ! qui est-ce qui est venu ? cette cloche-là vous tient donc bien éveillée ?

IRMA.

C'est vrai, ma tante... mais ne vous fâchez pas ; c'est tout naturel...

AIR : *le cœur de la jeune Lisette* (de l'Héritier de Paimpol.)

19

Ici, nous ne voyons personne,
Rien ne charme notre loisir ;
La solitude m'environne,
Et l'ennui me fera mourir.
Je ne sais plus que devenir : (*bis.*)
Ma tante, cela vous étonne ?
J'aurais tort pourtant de mentir,
Oui, lorsque cette cloche sonne,
Et que la grille va s'ouvrir,
Soudain mon cœur bat... de plaisir ! (*bis.*)
J'ai bien lieu d'être satisfaite :
Comme un enfant chacun me traite !
Dans le fond de cette retraite
Je passe les plus tristes jours !
Jamais de bal, jamais de fête.
Un mot, un rien vous inquiète :
Vous blâmez, vous grondez toujours...
Ici, nous ne voyons personne ;
Je ne sais plus que devenir ?
La solitude m'environne,
Et l'ennui me fera mourir.
Mais j'aurais grand tort de mentir ;
Oui, lorsque cette cloche sonne,
Soudain mon cœur bat de plaisir. (*4 f.*)

MAD. GERMONDE.

En vérité !... j'entends... je comprends... il faut ici quelqu'un avec qui Mademoiselle puisse toute la journée rire, causer, faire des folies !...

IRMA.

M. Grippard y a mis bon ordre.

MAD. GERMONDE.

Et je l'approuve !

IRMA.

Ah! je regrette bien la pension où j'étais...

Mad. GERMONDE.

Je le crois... à Paris... on a des distractions, n'est-ce pas?

IRMA.

On y avait du moins ses jours de promenade.

Mad. GERMONDE.

Oui, et l'on rencontrait des jeunes gens indiscrets, des étourdis, qui se faisaient un malin plaisir de vous suivre.

IRMA.

Je ne les regardais pas, ma tante... (*A part.*) Excepté un pourtant, et je ne l'ai plus revu!

Mad. GERMONDE.

Ma nièce, au lieu de chercher la dissipation, occupez-vous de vos devoirs: travaillez, ayez l'air modeste, sérieux et réfléchi... en un mot, imitez-moi, Mademoiselle.

IRMA.

Que je vous imite! oh! je ne demande pas mieux, ma tante.

AIR: *du partage de la richesse.*

Si votre cœur, aujourd'hui plus sévère,
Contre l'amour paraît armé,
En commençant votre carrière,
On dit que vous avez aimé;
Puisqu'il faut que je vous imite,
Je dois, pour agir prudemment,
Avant que d'imiter la suite,
Imiter le commencement.

Mad. GERMONDE.

Mais je crois en vérité que mademoiselle raisonne.

IRMA.

Pas si mal, ma tante.

Mad. GERMONDE, *à part.*

Ah!... ces jeunes filles!... mettez-les donc dans les pensionnats de Paris!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRIPPARD, BRUNO, *qui reste dans le fond.*

GRIPPARD *rentre en riant.*

Ah ! ah ! ah ! Madame, c'est lui... il est là.

IRMA, *qui s'en allait, revient vivement sur ses pas.*

Qui ? qui donc, monsieur Grippard ?

GRIPPARD.

Personne, Mademoiselle, personne. (*A madame Germonde.*) Ce jardinier qui vient pour remplacer le vieux Bruno ; je viens de causer avec lui, voulez-vous lui parler ?

MAD. GERMONDE.

Volontiers.

IRMA.

Si c'est encore une figure du temps de Dagobert, ça sera bien amusant.

GRIPPARD.

Non, non, celui-ci est plus jeune.

MAD. GERMONDE.

Plus jeune, monsieur Grippard ? plus jeune ! y pensez-vous ?... nous étions convenus...

GRIPPARD.

Oui, mais c'est le garçon le plus simple... le plus... vous allez en juger. (*Il va près de la coulisse.*) Bruno, dis à ton protégé de venir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRUNO, ET BLAISE, *déguisé en niais de village ; il porte un petit paquet au bout d'un bâton.* (1)

BRUNO, *vers la coulisse.*

Hoé ! houp ! (*Blaise paraît*) vous voyez mame Germonde que j'somm' de parole ?

(1) L'Acteur qui joue ce rôle doit emprunter l'accent d'un paysan normand, balourd.

BLAISE, *à part.*

C'est elle ! c'est bien elle !

BRUNO, *à Blaise.*

Allons, avance, fais-toi voir à Madame.

IRMA, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! la plaisante tournure ! *(A part.)* je m'en doutais.

Mad. GERMONDE

Ma nièce, n'intimidez pas ce garçon.

BRUNO, *à Blaise.*

Mais aussi t'es là comme un terme.

BLAISE.

Mamzelle me rit au nez.

BRUNO, *le contrefaisant.*

Mamzelle... mamzelle !... que diantre, on parle, on dit queuq'chose.

BLAISE.

Oh ! si n'tient qu'à ça...

AIR : *On n'est pas ingrate, je pense.* (De l'Homme sans Façon.)

Je m'appell' Boniface Blaise ;
J'suis né natif de Bois-Boutreau ;
Ma mère se nommait Gervaise,
Et mon père, Blaise l'Ormeau.
Je suis simple, même un peu bête,
Ça, j'en conviens ; mais j'sis honnête,
Fidele, et surtout bien discret....
Et v'là c'que c'est ! et v'là c'que c'est !

IRMA, *riant.*

Le compliment est court, mais il est bien tourné.

BRUNO.

Oh ! il ne brille point par la parole, mais pour le travail, je le garantis bon.

Mad. GERMONDE.

C'est l'essentiel...

GRIPPARD.

Ainsi tu connais à fond la taille des arbres ?

BLAISE.

Pardienne, tailler des arbres !.. faut pas être sorcier pour ça.

GRIPPARD.

Tu sais un peu de botanique ?

BLAISE.

Comment dites vous ? béta...

IRMA, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

BLAISE.

Mamzelle rit toujours... est-ce que j'ons dit une sottise.

GRIPPARD.

Je te demande si tu connais la propriété des plantes, la culture des fleurs...

BLAISE.

Ah ! J'entends :

AIR *d'Ida.*

Vous appelez bétanique
Tout c'qui pouss' dans un jardin ;
Quant à çà, j'ferions la nique
A plus d'un malin,
J'crais ben.
Arbustes, plantes nouvelles,
J'connaissons toutes les fleurs,
Je vous en f'rons voir de belles,
Et de toutes les couleurs.

GRIPPARD.

C'est bien, c'est bien ; tâche de nous tenir parole.

IRMA.

Je te félicite, Bruno, de ta belle découverte : tu nous as amené là un garçon très-spirituel.

BRUNO.

Laissez-donc, Mamzelle, vous m'en ferez compliment avant qu'il soit deux fois vingt-quatre heures.

BLAISE.

J'vois ben aux ricannemens d'Mamzelle que ma figure ne lui revient point ; par ainsi, n'y a rien de fait si vous voulez, Madame, j'm'en vas.

Mad. GERMONDE.

Non, non, reste : c'est précisément parce que tu n'es pas du goût de ma nièce que je te prends à mon service : il suffit que tu conviennes à monsieur Grippard... et à moi...

BLAISE.

Soyez tranquille, ce n'est pas M. Grippard qui me renvoira.

Mad. GERMONDE.

D'ailleurs, s'il le faut, Bruno te guidera un peu dans les commencemens.

BRUNO.

Oui, oui, Madame, oui.

AIR *du Carnaval de Venise.*

Ne craignez rien,
Tout ira bien.
A l'aider je m'engage ;
D'ailleurs sur certains points je croi
Qu'il en sait plus que moi.

BLAISE, *très-haut.*

Ah! n'prenez point d'ombrage
De mon air simp', car vous voirez
Qu'ici j'frai pu d'ouvrage
Qu'vous n'm'en commanderez.

Mme. GERMONDE, GRIPPARD.

Ne craignons rien,
Tout ira bien.
A l'aider il s'engage ;
Nous ne pouvons pas, je le crois,
Nous plaindre de son choix.
(*Madame Germonde sort.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE VI.

M. GRIPPARD, IRMA, BLAISE, BRUNO.

BLAISE.

Me v'là : par ous qu'il faut commencer ?

GRIPPARD.

Par où ? par où ?... tu vas d'abord prendre un râteau ; ratisse ces allées.

BLAISE.

Ah ! j'vous en ratisserai... tant qu' vous voudrez. *(Regardant un petit parterre fermé de treillage, qui est placé vers la coulisse à gauche.)* Quoi qu'cest donc qu'ce p'tit clos-là ?

IRMA, *courant.*

Ça m'appartient, entends-tu ? ne touche pas à ça.

BLAISE.

Oh ! Mamzelle, n'ayez pas peur... j'avons trop d'respect pour vos petits bouquets.

GRIPPARD, *à Irma.*

Ne vous fâchez pas, Irma ; il ne dérangera rien sans votre permission.

BLAISE.

J'aurions trop d'chagrin si j'savions déplaire à Mamzelle.

IRMA, *presque en colère.*

En ce cas, tant pis pour toi ; mais tu me déplais et je ne veux pas de ton service. *(Elle s'en va.)*

BLAISE, *à part.*

Oh ! oh ! j'ai bien réussi.

(Au moment où Irma va pour sortir, Bruno lui fait un signe.)

Mamzelle !

(Irma s'arrête étonnée, Bruno s'approche d'elle.)

BRUNO, *à Irma, à voix basse.*

J'ons queuq' chose d'insentiel à vous dire.

IRMA.

A moi ?

BRUNO.

Chut ! passez par là, moi par ici, j'vons vous rejoindre sous la charmille. (*Il s'en va par la gauche.*)

IRMA, *s'en allant à droite.*

Que signifie ?...

SCÈNE VII.

GRIPPARD, BLAISE.

BLAISE, *revenant près de M. Grippard.*

Quoi qu'elle a donc, vot' mamzelle ? all' n'a point l'air de bonne himeur ?

GRIPPARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! il paraît que vous ne vous accorderez pas très-bien ensemble.

BLAISE.

Diantre ! c'est point mon affaire.

GRIPPARD.

Tant mieux, tant mieux ! il n'y a pas de mal.

BLAISE.

Il n'y a pas d'mal ?... si fait... je n'croyais pas en venant ici qu'all' me rembourrerait comm' ça.

GRIPPARD.

Ah ! il faudra bien pourtant qu'elle s'accoutume à ta figure.

BLAISE.

P'têt' ben, quand elle me connaîtra mieux.

GRIPPARD.

Écoute, pendant que nous sommes seuls, tout ce que j'ai à te dire pour ta gouverne.

BLAISE.

Oui, que j'sache les êtres de la maison.

GRIPPARD.

Air *du Verre.*

26

Si quelqu'un vient, au lieu d'ouvrir,
Il faudra m'appeler bien vite;
Car, c'est à moi de réfléchir
S'il faut recevoir la visite;
Empêche aussi de pénétrer
Fripons, voleurs de toute sorte.

BLAISE.

Mais vous, quand vous voudrez entrer,
Faudra-t-il que j'ouvre la porte?

GRIPPARD.

Imbécile, puisque tu seras seul.

BLAISE.

Ah! oui, c'est juste; mais j'crois qu'vous craignez encore moins les voleux que les amoureux.

GRIPPARD.

Tu l'as deviné, mon garçon! eh! eh! eh! tu n'es pas si bête que je l'aurais cru.

BLAISE.

Faut pas un' grande science pour ça; et t'nez, je gagerais itou qu'c'est vous qu'aimez mamzelle.

GRIPPARD.

Oh! oh! comment as-tu vu cela?

BLAISE.

Pardienne! vous la r'luquez d'vos deux yeux.

GRIPPARD.

Tu t'en es aperçu?

BLAISE.

J'crais ben.

GRIPPARD.

Ne t'avise pas de parler de cela, et songe à ce que je t'ai dit : si tu me sers bien, quand je serai marié, je te prendrai avec moi et tu auras de bons gages.

BLAISE.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, je ne sers pas pour l'argent.

GRIPPARD, *à part.*

Comment donc ? ce garçon là vaut de l'or.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, IRMA.

IRMA, *paraissant dans le fond.*

Qu'ai-je appris ?.. se peut-il ?.. c'est là... usons de finesse et suivons le conseil que Bruno m'a donné.

BLAISE, *bas à Grippard.*

Tenez, tenez, v'là mamzelle qui nous écoute...

GRIPPARD, *d'un ton plus radouci.*

Ah ! je m'occupais de vous à l'instant même, ma chère Irma.

IRMA.

Avec monsieur... Boniface Blaise, (*Blaise tousse en la regardant*) sa conversation a dû vous amuser beaucoup ?

BLAISE.

Oui, Mamzelle

GRIPPARD, *bas à Blaise.*

Tais-toi donc ?

IRMA.

Lui avez-vous bien recommandé de n'ouvrir à personne sans votre consentement ?

BLAISE.

Oui, oui, Mamzelle.

GRIPPARD.

Tais-toi donc.

IRMA.

Et d'épier si bien mes démarches, que je ne puisse faire un pas, sauf votre bon plaisir ?

BLAISE.

Oui, Mamzelle.

GRIPPARD.

(*A Blaise*) Quand je te dis de te taire ! (*à Irma*) Irma, vous me faites un reproche de ma prudence.

IRMA.

De vos persécutions !

GRIPPARD, *d'un air doucereux.*

Soyez tranquille, j'aurai bientôt pour vous des prévenances, des soins empressés ! . . .

IRMA.

Qu'attendez vous ?

GRIPPARD

Je n'osais rien entreprendre sans votre aveu.

IRMA.

Ah ! je vous le donne très-volontiers.

GRIPPARD.

Je n'emploierai mon crédit sur l'esprit de votre tante que pour votre bonheur.

IRMA, *vivement.*

Que pour mon bonheur !.. oh ! comme on vous aimera !..

GRIPPARD.

Oui, ma chère Irma, nous recevrons du monde, des gens qui vous plairont, qui causent à merveille ; nous aurons des concerts, des petites fêtes ; je m'appliquerai enfin à vous procurer tous les plaisirs qui conviennent à votre âge.

IRMA.

Ah ! c'est trop beau !

GRIPPARD.

Est-ce que vous ne me croyez pas ?

IRMA, *regardant Blaise.*

Je commence . . .

Air *d'Angélina.*

Vous promettez, pour me distraire
Ici par maint plaisir nouveau,
Que des objets faits pour me plaire,
Seront admis dans ce château;
Qu'en ces lieux je pourrai sans cesse
Jouir d'un aimable entretien.
Douce promesse:
Déjà mon cœur sent bien
Que vous ne me trompez en rien.

GRIPPARD, *enchanté.*

Blaise?

BLAISE.

Monsieur?

GRIPPARD.

J'entends que dès à présent tu regardes Mademoiselle comme ta maîtresse.

BLAISE.

Je ne demande pas mieux...

GRIPPARD.

Que tous les matins tu lui apportes un bouquet.

BLAISE.

J'n'y manquerons pas.

Air: *Vaudeville de la Belle Fermière.*

A mamzel' j'apporterai
Chaqu' matin de gentill's fleurettes;
Puis après je lui dirai:
C'est pour vous qu'elles semblent faites;
Veuillez donc accepter ça,
Pour vous tout d'suite ça renaîtra.

GRIPPARD.

Comment, Blaise est galant?...

BLAISE.

Oui-dà!
C'est que, quand on voit mamzelle,
Ma foi! tout l'monde s'en mêle. (*bis*)

GRIPPARD.

Vous le voyez, Irma; ne le découragez pas, et je s[ui]s qu'il s'attachera sincèrement à vous.

BLAISE.

C'est fait, monsieur Grippard, c'est fait.

IRMA.

Mais au fond, plus je le regarde et plus je trouve qu'il a l'air d'un bon garçon.

BLAISE.

Oh ! oui, j'suis un bon diable.

GRIPPARD.

Allons, c'est assez maintenant... continue ton ouvrage.

BLAISE, *reprenant son râteau.*

Oui, monsieur Grippard (*Il ratisse et chante.*)

Air *de Richard.*

Et zig, et zig, et zig, et zog,
Et fric, et fric, et froc,
Quand les bœufs vont deux-à-deux,
Le labourage en va mieux.

GRIPPARD.

Ma chère Irma, je vous laisse...
Fiez-vous à ma promesse.

IRMA.

Et vous, ne l'oubliez pas.

(*Grippard s'en va vers le fond. Irma fait un mouvement pour sortir aussi; Blaise se rapproche d'elle et dit à voix basse.*)

Restez, je vous en supplie,

IRMA, *voyant que Grippard se retourne et revient sur ses pas.*

Ne faites point de folie,
Car il revient sur ses pas.

BLAISE, *ratissant et chantant très-fort.*

Et zig, et zig, et zig, et zog,
Et fric, et fric, et froc;
Quand les bœufs vont deux-à-deux,
Le labourage en va mieux.

GRIPPARD, *à Irma.*

Je cours trouver votre tante,
Je vais, l'âme impatiente,
Assurer votre avenir.

IRMA.

Allez donc, je vous en prie!

GRIPPARD.

Si mon attente est remplie,
Que vous allez me bénir!

(*Il lui baise la main; Blaise chante tout-à-coup* et zig. *Grippard se retourne effrayé et dit:* Imbécile!) (*Il sort.*)

BLAISE, *ratissant.*

Et zig, et zig, et zig, et zog,
Et fric, et fric, et froc;
Quand les bœufs vont deux-à-deux,
Le labou.....rage.....

(*Grippard s'en va gaiement.*)

SCÈNE IX.

IRMA, BLAISE. *tous deux attendent en silence que Grippard soit rentré.*

IRMA, *voyant Grippard rentré, s'écrie tout-à-coup.*

Comment, Monsieur, c'est vous qui... ah! ah! ah! ah!

BLAISE.

Air: *Mon Galoubet.*

Parlez plus bas! parlez plus bas!

IRMA.

Vraiment, ma surprise est extrême!

BLAISE.

De grâce ne me perdez pas!

IRMA.

Je ris de votre stratagème.

BLAISE.

Irma! chère Irma, je vous aime!

IRMA.

Parlez plus bas! parlez plus bas!

BLAISE.

Bruno vous a donc raconté...

IRMA.

Bruno m'a tout dit.

BLAISE.

Vous ne m'auriez pas reconnu ?

IRMA.

Je ne vous avais point oublié ; mais cet habit vous change tellement... oh ! que dira ma tante quand elle saura...

BLAISE.

Air : *du Pot de fleurs.*

De votre tante trop sévère
Si contre moi j'excite le courroux,
Irma, pour fléchir sa colère,
J'ose compter un peu sur vous ;
Soyez donc bonne autant que belle :
On sait qu'aux yeux de la Raison
La Folie obtient son pardon,
Quand les Grâces plaident pour elle.

IRMA.

Oui, oui, vous me flattez, vous sentez que j'aurais dû moi-même vous gronder ; mais une prisonnière pardonne aisément tout ce qu'on fait pour la délivrer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BRUNO.

BRUNO, *accourant.*

Garde à vous ! v'là M. Grippard qui revient.

IRMA.

Ah ! Bruno ! mon cher Bruno ! que je te remercie !...

BRUNO, *vivement.*

C'est bon ! c'est bon ! vous me r'mercierez un aut' jour.

BLAISE.

Mon pauvre Bruno ! je suis au comble de la joie.

BRUNO.

Pas tant d'joie, morgué ! taisez-vous ; et vous, Mamzelle, venez, venez par ici, si l'vieux renard s'doutait de queuq' chose, tout serait perdu.

(*Il entraîne Irma du côté gauche.*)

SCÈNE XI.

BLAISE, M. GRIPPARD.

GRIPPARD, *sort en colère du château, et tient une lettre à la main.*

Ah! madame Germonde... me refuser à moi! à moi! la main d'Irma? ce refus-là vous coûtera cher... Blaise... laisse là ton ouvrage... je te préviens que tu ne vas pas rester ici...

BLAISE.

Oh! oh! est-ce que j'vous conviens pus?

GRIPPARD.

Si fait, si fait... mais je sors de cette maison et je t'emmène avec moi.

BLAISE.

Bah!... et ous que vous allez?

GRIPPARD.

Que t'importe?... Seras-tu content?

BLAISE.

J'crois ben, moi... j'voudrais vous voir aller au D... au bout du monde.

GRIPPARD.

Tu me suivrais donc?

BLAISE.

Vous avez l'air d'un si bon maître!

GRIPPARD, *après lui avoir pris la main, en signe de contentement.*

Dis-moi un peu, Blaise...

BLAISE.

Monsieur Grippard?

GRIPPARD.

Tout-à-l'heure quand j'ai laissé Irma ici, qu'est-ce qu'elle t'a dit?

BLAISE.

C'qu'elle a dit?... ah! dame! all' disait comm' ça que c'te campagne était bien trisse... qu'on n'y voyait ni chien ni loup, excepté vous pourtant, et qu'elle donnerait tout au monde pour en partir.

GRIPPARD.

Vraiment?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BLAISE.

Vrai, elle a dit ça.

GRIPPARD.

Et a-t-elle paru se réjouir aussi de l'idée que je pourrais bientôt devenir son mari?

BLAISE.

C'est-à dire, j'ai bien vu que le mariage lui ferait plaisir; mais pour l'mari... je ne sais pas encore.

GRIPPARD.

Eh bien, mon garçon, c'est moi; mais le croirais-tu? sa tante me la refuse...

BLAISE.

Pas possible!

GRIPPARD.

Mais si j'ai le consentement d'Irma, madame Germonde n'a aucun droit de s'opposer à l'établissement de sa nièce.

BLAISE.

C'est ben sûr... une tante n'est pas un père...

GRIPPARD

Nous connaissons les lois, un refus formel entraîne la sommation.

BLAISE.

C'est ça, il faut la sommer... et si ell' n'consent pas... bonsoir!

GRIPPARD, *avec mystère.*

Écoute... tu m'as l'air d'un garçon discret, et je peux me fier à toi... je pourrais être surpris dans une conversation, voici une lettre dans laquelle j'instruis Irma de sa position... tu la lui remettras...

BLAISE.

Oh! elle ne peut pas être en de meilleures mains.

GRIPPARD.

Glisse mon billet sans que personne s'en aperçoive... pas même le vieux Bruno, car c'est un rusé matois dont je me défie.

BLAISE.

Bruno! j'crais ben, oh! il n'vous aime pas trop, c'monsieur Bruno.

GRIPPARD.

En vérité?

BLAISE.

Non, il m'a dit d'vous des choses....

GRIPPARD.

Quoi donc ?

BLAISE.

Par exemple... que vous étiez un fripon.

GRIPPARD.

Un fripon ! mon ami je te remercie de m'avoir dit cela.

BLAISE.

Il n'y a pas d'quoi.

GRIPPARD.

Tu es un brave garçon, n'oublie pas ma lettre.

BLAISE.

La v'la ! j'la tiens.

GRIPPARD.

Je vais prendre congé de madame Germonde, et nous nous retirerons, Irma, toi et moi, dans une bonne ferme que je possède à quelques lieues d'ici.

BLAISE.

AIR : *Du pauvre Jacques.*

Comptez sur moi, j'vois qu'malgré les jaloux
Vous êt' bon homme, on peut ben l'dire,
Et j'suis certain que bientôt, grâce à vous,
J'aurai tout ce que je désire. (*bis.*)

GRIPPARD.

Tu sais mon cher, ce que j'attends de toi,
Sois bien sûr d'une récompense.

BLAISE.

Vous m'fait' plaisir, en vous servant de moi,
Et je me trouv' payé d'avance.

ENSEMBLE.

GRIPPARD.

Au pavillon loin des regards jaloux,
De tout viens bien m'instruire.
Grâce à tes soins, mon espoir le plus doux
Est d'avoir ce que je désire.

BLAISE.

Au pavillon, loin des regards jaloux,
De tout j'irai vit' vous instruire.
Et j'suis certain, etc,

(*Grippard s'en va.*)

SCÈNE XII.

BLAISE, Mad. GERMONDE, IRMA, BRUNO.

IRMA.

Est-il possible, ma tante ? M. Grippard prétendre à ma main !

Mad. GERMONDE.

J'avoue que sa demande m'a surprise à un point...

IRMA.

Moi l'épouser ! j'aimerais mieux mourir.

Mad. GERMONDE.

Mon refus l'a irrité, il est capable de nous quitter.

BRUNO.

Ce serait la plus belle action de sa vie !

BLAISE, *toussant et faisant des signes à Irma*,

Heim ! heim !

Mad. GERMONDE.

Que veut dire ce garçon? je crois en vérité qu'il vous fait des signes.

BLAISE.

Oui.

AIR : *Bonjour, mamzelle Justine.*

(*A Irma.*)

Venez, c'est vous, Mamzelle,
C'est vous seul' que j'appelle.

(*A Bruno.*)

Vous, restez là-bas,
Ça n'vous r'garde pas.

(*A madame Germonde.*)

Il s'agit d'un s'cret

(*A Irma.*)

Vous voyez c'billet,
Ça vient de la part
De monsieur Grippard ;
Faut que j'vous le donne
Sans qu'on me soupçonne.

Mme. GERMONDE

Un billet... vraiment!

TOUS, *riant.*

Le joli confident. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Ah! qu'il est prudent!
Qu'il a d'esprit! comme il s'y prend
Adroitement!

BLAISE.

V'là c'qui s'appelle être prudent,
Je m'y suis pris adroitement.

Mme. GERMONDE, *à Blaise.*

Donnez!

BLAISE.

A vous?

Mme. GERMONDE.

A moi!

BLAISE.

Nenni... non, sur ma foi!

Mme. GERMONDE.

Comment?

BLAISE.

Bédam!

Mme. GERMONDE.

Pourquoi?

BLAISE.

C'est assez clair, je croi?
Piq'c'est pour Mamzelle,
Il faut être fidèle.
(*Il donne le billet à Irma.*)
Prenez donc, le v'là...

Mme. GERMONDE, *le reprenant des mains d'Irma.*

Rendez-moi cette lettre-là.

Ensemble.

Mme. GERMONDE, IRMA, BRUNO, *riant.*

Monsieur Grippard assurément
A bien choisi son confident;
Comme il s'y prend adroitement,
Je lui ferai mon compliment.

BLAISE, *à part, riant.*

Le cher Grippard assurément
A bien choisi son confident;
Je m'y suis pris adroitement,
J'espère qu'il sera content. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

IRMA, Mad. GERMONDE, BRUNO.

MAD. GERMONDE.

Voyons donc, ma nièce, ce que monsieur Grippard vous écrit?

IRMA.

Cela doit-être curieux.

MAD GERMONDE, *lisant.*

» Ma chère! ma belle! ma charmante Irma! »

IRMA, *riant.*

Bon dieu! que d'épithètes!

MAD. GERMONDE, *lisant.*

» Votre tante est d'une sévérité ridicule. » Ridicule! c'est lui qui m'a conseillé cent fois...

» N'espérez jamais vous marier, tant que vous serez sous sa dépendance! » Se peut-il? « Je saurai vous y soustraire...» Quel langage!

IRMA.

Eh bien! ma tante, que pensez-vous à présent de M. Grippard?

Mme. GERMONDE.

Je reste confondue!... Ridicule! Ah! je vois bien maintenant pourquoi il nous avait confinées dans cette retraite.

BRUNO.

Oui, mais quoiqu'ça l'cher M. Grippard, tout fin qu'il est, a trouvé son maître.

MAD. GERMONDE.

Son maître!

BRUNO.

Oui, oui, je m'entends... Mais, tenez, le voilà...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GRIPPARD, BLAISE.

GRIPPARD, *à Blaise.*

Allons, Blaise, faisons nos adieux et partons.

Mad. GERMONDE.

Comment, Monsieur, vous osez encore vous présenter devant moi... après...

GRIPPARD.

Madame... nous verrons...

(On entend le bruit des violons et du tambour; et l'on sonne à la grille.)

Mad. GERMONDE.

Qu'entends-je?

IRMA, *gaiement.*

Des violons! c'est charmant!

BRUNO, *à part.*

Oh! je d'vine c'que c'est.

IRMA.

Air: *Je suis le petit Tambour.*

Pour nous ce bruit est nouveau.

BRUNO, *à part.*

C'est le jeun' Bastien, je gage,
Qui vient avec tout l'village,
Présenter sa femme au château.

(*Il va ouvrir.*)

IRMA, *gaiement.*

Laissez donc entrer; ma tante,
L'allégresse et le plaisir; (*Elle court vers le fond.*)
J'entends qu'on rit et qu'on chante,
Ah! dépêche-toi d'ouvrir.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BASTIEN, LISE, *et tous les Gens de la noce; avec un tambourin, des violons, et un tambour.*

BRUNO, *faisant entrer la noce.*

Et pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Votre gaité nous enchante;
Entrez, et joyeusement
Faites votre compliment.

CHŒUR.

(*Tous saluant madame Germonde et Irma.*)

C'est un marié nouveau,
Qui s'en vient selon l'usage,
A la tête d'son village,
Présenter sa femme au château. } *bis.*

IRMA.

Oh! ma tante! il y a long-temps que nous n'avons vu tant de monde.

Mad. GERMONDE.

D'où êtes-vous, mes enfans?

BASTIEN.

D'une lieue d'ici, Madame, je me m'nomme Bastien. (*Il salue.*)

LISE, *faisant la révérence.*

Et moi Lise!

BASTIEN.

Ma p'tite femme, pour vous sarvir, j'sommes mariés d'hier.

LISE.

J'ons l'honneur avec çà, d'être les fermiers d'monsieur de Bois-Boutreau.

BASTIEN, *à Lise.*

Dis donc de M. Blaise? tu sais qu'il s'fâche quand on l'appelle autrement.

MAD. GERMONDE, *frappée de ce nom.*

Blaise !

BASTIEN.

Oui, Madame, Blaise, not'jeune maître, s'tilà à qui appartient le château d'chez nous.

MAD. GERMONDE.

Et dont tout le pays dit tant de bien ?

BASTIEN.

Oui ! Madame, et que j'aimons de tout not' cœur, pas vrai, mes amis? (*Il se retourne et reconnaît tout à-coup Blaise qui le tirait par le pan de son habit pour le faire taire.*) Hé ! pardine ! le v'là... je n'me trompe pas !

CHŒUR.

Air : *Ah ! c'est Félix.*

Eh ! oui,
C'est lui !
Oui,
C'est bien lui !
Mais qu'veut dire ceci ?
Sous c't'habit, vous ici !
J'gageons tous que c'est un tour,
Un' ruse d'amour.

GRIPPARD, *à part.*

Ah ! sot que je suis !... et c'est moi qui l'amène.

MAD. GERMONDE.

Comment, Monsieur, vous m'avez trompée ! ma nièce !

IRMA.

Ma tante !...

BLAISE.

Air : *traitant l'amour.*

De ce fourbe dangereux
Voulant détruire l'ouvrage,
J'ai pris l'habit du village
Pour le connaître encor mieux.
Pardonnez-moi cette ruse,
Que l'amour soit mon excuse !

Mme. GERMONDE.

Non, Monsieur, tout vous accuse;
Et dans mon juste courroux,
Je veux que loin de ma nièce
Le jardinier disparaisse...

Qu'en dites-vous, M. Grippard ?

(*Grippard, qui se méprend sur l'intention de Madame Germonde, paraît content; mais Madame Germonde unissant Blaise et Irma, achève ainsi le couplet.*

Pour faire place à l'époux.

GRIPPARD, *furieux.*

Comment, Madame !...

Mad. GERMONDE.

Oui, monsieur Grippard, ma nièce avait besoin d'un appui, et je viens de lui en donner un.

38

GRIPPARD, *à Blaise.*

AIR : *d'Ida.*

Ah ! j'étouffe de colère !
Vous n'étiez pas jardinier !

BLAISE.

J'ai pourtant prouvé, j'espère,
Que je savais mon métier.
Arbustes, plantes nouvelles,
Je connais toutes les fleurs;
(*Reprenant l'accent normand.*)
« J'vous en ons fait voir de belles,
» Et de toutes les couleurs. »

BRUNO, *à Grippard.*

Dites donc, monsieur Grippard ! ça va bien !

GRIPPARD, *s'en allant en fureur.*

Au diable !

Mad. GERMONDE, *à Blaise, montrant Irma.*

J'espère que vous la rendrez heureuse.

BASTIEN.

Oh ! nous sommes tous prêts à signer ça.

VAUDEVILLE.

AIR : *A Paris il n'est point d'obstacles* (de Jadis et Aujourd'hui.)

BLAISE, *à Irma.*

J'augmente encor mon héritage,
En le partageant avec vous ;
Vous en ferez un noble usage,
Donner est un plaisir si doux!
Irma, que votre bienfaisance
S'étende sur tout le hameau,
Et que sans crainte l'indigence
Frappe à la porte du château.

LISÉ.

On m'a parlé de la magie,
De quéq'sorciers du bon vieux temps,
Qui changeaient, s'lon leux fantaisie,
Des cabann' z'en palais brillans.
De nos jours encore au village
On voit un prodige si beau ;
J'n'avons qu'un' chaumière en partage,
Et l'amour en fait un château.

Mme. GERMONDÉ.

Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!
Tel fut le cri de quelques fous ;
Aujourd'hui des lois tutélaires
Les protègent tous deux chez nous.
De ses destins heureuse et fière,
La France inscrit sur ses drapeaux :
« Il faut embellir la chaumière,
» Et laisser en paix les châteaux. »

BRUNO.

Nous avons, vous pouvez m'en croire,
Certains messieurs d'un autre goût,
De qui la malice, un peu noire,
Ne laisse aucun château debout.
Ces vrais arabes, ces corsaires,
Ont des plans qui ne sont pas beaux:
Et c'est pour gagner sur les pierres
Qu'ils démolissent les châteaux.

IRMA, *au Public.*

Ce soir, le petit Vaudeville
Vous offre un double logement,
Mais on sait quel château fragile
Dans ses jeux construit un enfant.
Que l'indulgence tutélaire
Protége ses faibles travaux,
Et songez qu'un souffle peut faire
Tomber à-la-fois deux Châteaux.

FIN.

De l'Imprimerie d'Everat, rue du Cadran, n°16.

LE CUISINIER ROYAL, ou l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie, et tout ce qui concerne l'Office, pour toutes les fortunes; par M. Viard, homme de bouche. *Dixième édition*, augmentée de 850 articles, et ornée de 9 planches pour le service des tables, depuis 12 jusqu'à 60 couverts; par M. Fouret, ex-officier de bouche du roi d'Espagne; suivie d'une Notice sur les Vins, par M. Pierhugue, sommelier du Roi, 1 gros volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.; par la poste, 9 fr. 50 c.

Cet ouvrage utile est sans contredit le meilleur Manuel de cuisine qui existe : dix éditions, d'ailleurs, attestent un succès dont il est peu d'exemples.

LES DÉLATEURS, ou Trois Années du dix-neuvième siècle, par M. Dupaty; troisième édition. Prix : 3 fr.

Sous presse, du même auteur :

LA PREMIERE RESTAURATION, poëme en trois chants Prix : 3 fr.

LES CARBONARI, ou le Livre de sang, par R.... W..... 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

Cet ouvrage, qui vient de paraître, est extrêmement curieux, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons.

SAPHORINE, ou l'Aventurière du faubourg Saint-Antoine, par M. Merville, auteur de la Famille Glinet, des deux Anglais et de l'Homme poli; avec cette épigraphe :

« On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche étoffe. » MONTAIGNE.

2 vol. in-12. Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

Ce roman, le premier de l'auteur, déjà connu avantageusement par plusieurs productions dramatiques, a obtenu un grand succès.

AGATHE, ou le Petit Vieillard de Calais, par M. Victor Ducange, auteur de Palmerin, de la Folle Intrigue et de Calas, pièces en trois actes; 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

Ce roman, début de l'auteur, en ce genre, se fait remarquer par une foule de jolis détails et par la chaleur du style : il a obtenu un très-grand succès.

ALBERT, ou les Amans Missionnaires, par le même; 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

Ce roman est extrêmement gai, et a obtenu plus de succès encore que le premier.

On trouve chez le même Libraire un assortiment complet de Pièces de théâtre, tant anciennes que nouvelles.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel